

LE JOUR, 1948
10 Mai 1948

SUR UNE CONFERENCE DU PROFESSEUR GODEL

De la profonde et poétique et dramatique conférence du docteur Roger Godel sur « l'aube de la conscience » et les origines de la tragédie grecque, nous nous demandions, vendredi soir, en sortant de l'Ecole supérieure des Lettres, si elle devait porter à la méditation sereine ou à l'inquiétude. Nos connaissances nous avaient paru trop courtes pour suivre pas à pas le savant professeur.

En tant que médecin, il avait fait à l'inconscient la part très belle (il semblait bien qu'elle fut trop belle) et à l'hérédité aussi, à la fatalité, à la « démesure » qui ont suscité les héros d'Eschyle et de Sophocle, images du malheur et du destin.

Encore ébloui par cette prose athénienne et platonicienne, nous constatons qu'elle laisse notre libre arbitre debout ; et c'est librement après coup, qu'avec, pour le docteur Godel, l'admiration la plus vive, nous la trouvons peut-être moins décisive que belle. Les conclusions vont-elles plus loin que les prémisses ? Il se peut. Mais la matière est si passionnante qu'elle explique l'allure précipitée de la pensée. Nous mettons au compte d'un « état poétique » dont nous savons la puissance et les charmes, au compte d'une sincérité qui pousse loin ses rigueurs, une décision trop formelle dont il nous paraît légitime de faire appel.

Lorsque le docteur Godel a dit « je veux montrer un homme »... on eut dit que c'était Pascal qui parlait ; et nous trouvons à son discours une majesté pascalienne. Mais Pascal se fut acharné à découvrir, dans l'homme, l'ange après la bête ; « car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout ». On se souvient du magnifique développement : « Je veux lui faire voir un abîme nouveau... » Platon ne suffit-il pas à montrer dans sa plénitude, une conscience si prodigieusement aiguë et distante de la « poupée dont se jouent les dieux », qu'on en demeure effrayé ?

Nous étions ainsi comme le spectateur imaginaire de l'Ajax de Sophocle, décrit par le docteur Godel sortant du spectacle, un soir de printemps, et qui se posait des questions auxquelles la fatalité n'apportait pas de réponse.

Pour nous, hommes de notre époque (comme pour le temps d'Eschyle et de Sophocle, de Platon et d'Aristote) il nous semble bien, sans une déchéance originelle, que nous serions des dieux. Il y a des moments où l'infini éclate en nous, où notre conscience paraît aussi pure et profonde qu'un ciel d'août constellée, où nous sommes si avides d'équilibre, d'intelligence et d'amour, qu'aucune fatalité ne saurait nous écarter du chemin qui conduit en droite ligne à l'infini.

En discernant dans l'auteur de « Cités et Univers de Platon » un des esprits les plus vastes et les plus curieux de ce temps, nous attendons du docteur Godel, aussi grand humaniste que grand médecin, des lumières nouvelles.